

SOCIOCRITIQUE ET MÉDIATIONS

Anthony GLINOER
(Université de Toronto, Canadá)

Palabras clave: Interdisciplinariedad, sociocrítica, mediación.

Resumen: Tras convertirse en centrales en la sociología del arte y la música, los conceptos de mediación y mediadores han recibido poco eco en el campo literario. A pesar de la apertura de algunos teóricos de la crítica social (Duchet, Cros, Viala), estas ideas han tenido un tiempo inactivo tanto entre sociólogos de la literatura —fuera de su atención a las mediaciones institucionales (precio, academias, salones)— como entre sociocríticos —más preocupados por las tendencias de lo «social» o «discurso» en la literatura. Este artículo aprovechará la aproximación entre la crítica social y los enfoques relacionados (análisis del discurso, la sociología de la literatura, el estudio de los mitos y del autor, la historia cultural, etc.) para poner en cuestión las uniones entre lo individual y lo colectivo en el campo literario. Su objetivo será comprender mejor conceptualmente las mediaciones, situándose en la triangulación entre el texto, las configuraciones discursivas y la configuración socio-histórica. A través del examen de las mediaciones del discurso, de las instituciones o el imaginario social, se esboza un programa de investigación cuyo objetivo final es reintegrar a la crítica social en una perspectiva interdisciplinaria. ¿La situación entre quienes hacen explícitas las mediaciones no está en el corazón del enfoque sociocrítico?

Mots-clés : Interdisciplinarité, sociocritique, médiation.

Résumé : Devenues centrales en sociologie des arts plastiques et de la musique, les notions de médiation et de médiateur ont reçu peu d'échos dans le domaine littéraire. Malgré l'ouverture de certains théoriciens de la sociocritique (Duchet, Cros, Viala), ces notions ont connu une longue déshérence tant parmi les sociologues de la littérature —en dehors de leur attention pour les médiations institutionnelles (prix, académies, salons)— que parmi les sociocriticiens —plutôt préoccupés des tendances lourdes du « social » ou des « discours » en ce qu'ils pèsent sur la littérature. Cet article prendra le parti du rapprochement entre la sociocritique et des approches connexes (analyse du discours, sociologie de la littérature, étude des mythes et des postures d'auteur, histoire culturelle, etc.) et par là du questionnement sur les articulations entre l'individuel et le collectif dans le champ littéraire. Elle visera à mieux cerner conceptuellement les médiations et à les placer au centre d'une entreprise de triangulation entre les textes, les configurations discursives et les configurations socio-historiques. A travers l'examen des médiations des discours, des institutions ou encore de l'imaginaire social, sera ébauché un programme de recherche dont l'objectif ultime est de réintégrer la sociocritique dans une perspective interdisciplinaire. La situation d'entre-deux qu'explicitent les médiations n'est-elle pas en effet au cœur de la démarche sociocritique ?

Keywords: Interdisciplinarity, Sociocriticism, mediation.

Abstract: Having become central in the sociology of art and music, the concepts of mediation and mediators have received little echo in the literary field. Despite the opening of some theorists of social criticism (Duchet, Cros, Viala), these notions have had a long dormant among both sociologists —literature outside their attention to the institutional mediations (price, academies, salons)— that among researchers— rather concerned about the trends of the “social” or “discourse” in that they weigh about literature. This communication will take advantage of the rapprochement between social criticism and related approaches (discourse analysis, sociology of literature, study of myths and postures copyright, cultural history, etc..) And thus questioning the joints between individual and the collective in the literary field. It will aim to better understand conceptually mediations and placed in the center of an enterprise of triangulation between text, discursive configurations and settings socio-historical. Through the mediation of speech review, institutions or the social imaginary, will be outlined a research program whose ultimate goal is to reintegrate social criticism in an interdisciplinary perspective.

The situation in-between made explicit mediations Is not indeed at the heart of the approach sociocriticism?

DE DIFFICILES ENTRE-DEUX¹

« Il n'est pas sûr que le terme de sociocritique [...] soit lavé de toute ambiguïté » écrivait Claude Duchet en 1975². Cet « inconfort théorique » était selon lui essentiellement de nature provisoire, dû à un premier élan de travaux ; toutefois, tout indique qu'il perdure et génère son lot de refondations ou de bilans théoriques. Est-ce faute d'objet spécifique, source d'un appareil conceptuel cohérent et d'une méthodologie propre, comme le soutenait Duchet ? Plutôt d'une position d'entre-deux, inhérente à sa visée. Il y a en effet un inévitable « saut épistémologique du texte au contexte »³, ainsi que des théories et méthodes conçues pour un objet (la littérature) à d'autres, élaborées dans des cadres et des perspectives distinctes (la sociologie, l'histoire sociale, la sociolinguistique, etc.), dès lors que l'on cherche à interroger la socialité du texte, à élucider les procédés et enjeux du processus de transformation sémiotique du social opérée par et dans le texte, bref à articuler, dans l'analyse, phénomènes textuels et phénomènes sociaux. Cependant, à moins

¹ Une version plus développée de la première partie de cet article a paru sous le titre « Sociocritique, médiations et interdisciplinarité » et sous la signature collective du GREMLIN (*Texte*, n°45-46, 2009, pp. 175-194). Je remercie le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour son soutien.

² Claude Duchet, « Introduction. Le projet sociocritique : problèmes et perspectives », in Graham Falconer et Henri Mitterand, dir., *La lecture sociocritique du texte romanesque*, Toronto, A. M. Hakkert, 1975, p. 5.

³ André Belleau, *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Québec, Nota Bene, « Visées critiques », 1999 [1980], p. 78.

de résorber entièrement le social dans le texte (ou au mieux dans les discours), pour en faire une pure construction verbale, ou inversement, de tout ramener, *en dernière instance*, à des considérations sociologiques, il faut tenir ce pari.

On pourrait même dire que la sociocritique est tout entière vouée à assumer et éclairer cet inconfort, cet entre-deux, par le biais de la notion de médiation. L'on peut rappeler, à ce sujet, la formule d'Edmond Cros, selon laquelle la sociocritique vise à reconstituer « l'ensemble des médiations qui déconstruisent, déplacent, ré-organisent ou re-sémantisent les différentes représentations du vécu individuel et collectif. »⁴. Dans cette optique, la sociocritique peut être conçue comme l'étude des multiples formes de médiations entre la littérature et l'ordre des discours aussi bien qu'entre le discours social (dont le discours littéraire) et les phénomènes artistiques, sociaux, économiques, politiques, religieux, etc., d'une époque donnée. Il importe donc de saisir conceptuellement l'ensemble de ces médiations, préciser les méthodes aptes à les éclairer et à rendre raison, dans cette optique, du travail sur le social opéré dans différents corpus de

⁴ Edmond CROS, *La sociocritique*, Paris, L'Harmattan, « Pour comprendre », 2003, p. 37. Un courant majeur de la sociologie de l'art et de la musique, depuis Baxandall, Howard Becker, Nathalie Heinich et Antoine Hennion, a quant à elle intégré depuis longtemps la notion de médiation et de médiateur. Hennion écrit ainsi : « *Si d'autres lectures rendent justice à la sociologie de l'art, il est frappant de constater que son travail peut être ramené à une restitution, empirique ou théorique, des médiateurs de l'art.* » (Antoine Hennion, « La sociologie de l'art est une sociologie du médiateur », in Pierre-Michel Menger et J.-C. Passeron, *L'art de la recherche. Essais en l'honneur de Raymonde Moulin*, Paris, La documentation française, 1994, p. 171). Les notions de médiation a cependant été si envahissante, elle fait à ce point office de « *clé de voûte* » (*ibid.*, p. 178) pour ce courant, qu'elle en est parfois venue à masquer soit l'herméneutique des œuvres, soit l'univers de croyances, de concurrences et de conflits dans lequel toutes ces interventions prennent place.

textes, qu'ils aient ou non été conçus et reçus comme « littéraires ». Examiner les textes dans le cadre d'une triangulation dynamique avec ces autres pôles que sont les configurations discursives et les configurations socio-historiques mine en outre l'opposition frontale avec la sociologie de la littérature, permet de construire d'autres rapports, sans pour autant mener à une confusion entre les deux démarches. Il s'agit plutôt d'identifier sur quels plans et sur quel mode peut s'accomplir un nécessaire travail interdisciplinaire.

Une autre difficulté entraîne l'adoption d'une autre position d'entre-deux. Dans le cas de la littérature, et de toute activité touchant directement à la production et diffusion d'objets sémiotiques, qui n'ont de sens qu'en fonction d'une réception, d'une interprétation, l'opposition, souvent irréductible, entre les approches systémiques et *individualisantes*, fait surgir la question cruciale de la singularité⁵.

La difficulté, majeure, ici, est de rendre raison du travail opéré dans et par les textes, des déplacements, permutations, ébranlements et obscurcissements qu'ils introduisent, tout en évitant les divers écueils de la « singularisation : a) reproduction du régime de singularité assimilable du coup au culte du Génie ; b) présentation comme un travail majeur sur les discours, ce qui n'est peut-être qu'une variation sans portée historique ou herméneutique forte, une transformation prévisible du fait du contexte socio-discursif ; c) substitution au génie de l'auteur le brio du chercheur, qui sait toujours, quel que soit son objet, faire émerger une forme de singularité textuelle ; d) tendance à se baser sur un corpus trop restreint, méthodologiquement, pour permettre des généralisations sur la part de reproduction et de transformation du discours social dans la mise en texte.

⁵ Pour l'opposition, au sein des sphères culturelles, entre régime de singularité et régime de communauté, voir les travaux de Nathalie Heinich, parmi lesquels *L'Élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard, 2005.

Pour les éviter, il importe de mettre au cœur de la perspective les interactions constantes entre singularité (comme projet global d'un univers, la littérature, et comme caractéristiques éventuelles d'un texte) et socialisation (i. e. : toute forme de déterminisme extérieur, de reproduction du déjà-là discursif, de manifestation de la dimension sociale du texte), ceci en se mettant à l'étude des instances et des opérations intermédiaires, en analysant les multiples interactions, déplacements, brouillages que les diverses médiations du social au texte (et retour) permettent. Par là, la sociocritique peut jouer un rôle spécifique au sein des travaux en sciences humaines, dans la mesure où elle n'adoptera pas le postulat de la singularité de ses objets, mais posera au contraire cette singularité comme problème fondamental, qu'elle entend interroger. Il importe pour elle de distinguer entre le caractère herméneutique de sa démarche, qui se donne comme objet premier d'étude cette « unité » relativement autonome qu'est le texte, et la revendication de singularité inhérente à l'art moderne.

MÉDIATIONS

Pour savoir ce que le texte fait du social et ce que le social fait au texte, il faut donc identifier les médiations qui opèrent sur tel ou tel texte, et voir comment elles se retraduisent ou se transposent dans le texte. Or, malgré l'importance de la notion de médiation pour la sociocritique, il n'y a eu que peu de travaux visant à établir ses principales formes, les exceptions étant dues à Edmond Cros et Alain Viala⁶. Seulement, du fait de la diversité des médiations, toute

⁶ Edmond Cros, *op. cit.* ; Alain Viala, « Effets de champ, effets de prisme », *Littérature*, n° 70, mai 1988, pp. 64-75.

étude implique un travail interdisciplinaire qui, loin de noyer toute spécificité sociocritique, doit amener cette dernière à se concevoir comme perspective fédératrice. Dans sa volonté d'interroger la socialité du texte sous toutes ses coutures, elle peut intégrer des questionnements, des approches, des méthodes issues d'autres traditions, d'autres disciplines, qui lui sont alors autant de « sciences auxiliaires ». La sociocritique n'a pas dans cette perspective à se concevoir dans une opposition radicale, dans un isolationnisme ignorant plus ou moins les travaux qui cherchent eux aussi, quoique dans d'autres perspectives, à éclairer les médiations entre les textes et le social. Elle devrait au contraire montrer que son apport est indispensable à ces analyses, dans une division du travail critique ouverte à des formes diverses de collaboration.

(a) *Médiations « discursives »*

Le plan primordial où s'effectuent les médiations est celui des discours. Le postulat fondamental de la sociocritique, que la reproduction du social dans un texte est d'abord d'ordre discursif, que les procédés formels et la gangue intertextuelle sont les lieux par excellence de la réfraction du social, possède toujours sa pertinence aujourd'hui. Toutefois, diverses approches, dont celles de l'analyse du discours et de l'intermédialité, ont contribué à articuler autrement ce premier niveau de médiations.

Le discours social, conçu comme ensemble structuré, cohésif et hiérarchisé de la totalité des discours d'une époque donnée, dont la théorie a été développée par Angenot, dans le prolongement des travaux de Bakhtine et Foucault, plonge tout texte dans une intertextualité généralisée et, de ce fait, relie toute marque de socialité propre à ce texte, dans les énoncés comme dans l'énonciation, dans son axiologie comme dans son axiomatic, à ce qui s'énonce dans

la masse discursive contemporaine. Cette théorie et son outillage méthodologique ont permis de donner une base solide à l'étude du co-texte, pour reprendre le terme proposé par Claude Duchet, et a renouvelé en profondeur la sociocritique, en remettant en question, entre autres, le postulat de la singularité⁷.

Par ailleurs, des recherches distinctes, en analyse du discours, ont introduit d'autres notions susceptibles d'éclairer les médiations, dont celles liées à l'ethos, à la scène énonciative ou à la paratopie (Amossy et Maingueneau). De plus, de multiples travaux en sociolinguistique, dont ceux de Labov et Milroy, ont exploré la modulation et symbolisation du social dans le matériau même des interactions orales⁸ ; on ne peut donc que regretter que, si leurs questionnements, méthodes et découvertes sont susceptibles d'éclairer ce que les discours font du social, l'ignorance semble générale et réciproque entre sociolinguistique et sociocritique.

Par-delà la masse de l'imprimé, il faut aussi tenir compte des médiations spécifiques dues à la « sémiosphère », aux productions comportant une dimension symbolique. Des arts plastiques aux jeux vidéos en passant par la bande dessinée, le cinéma, la musique ou la culture numérique, ces dernières effectuent en effet des mises en forme du social qui sont en interaction avec celles des discours. À cet égard, les travaux sur l'intermédialité paraissent susceptibles d'enrichir les réflexions sociocritiques sur la médiation, dans la mesure où ceux-ci tiennent compte, dans leurs analyses de « l'entre-deux »,

⁷ Il importe, cependant, de ne pas placer la théorie la tête à l'envers, en substituant à la recherche des régularités et reprises une enquête essentiellement occupée à éclairer les écarts et brouillages.

⁸ William Labov, *Sociolinguistic Patterns*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1972 ; Lesley Milroy, *Language and Social Network*, Oxford, Blackwell, 1987.

du caractère indissociablement matériel et social, en même temps que sémiotique, des textes.

Enfin, en même temps qu'englobé dans ces ensembles discursif et médiatique qui imposent déjà, avant toute écriture, des représentations du social et des modes de représentation, le texte les retravaille par le biais de ses propres médiations internes, celles de la forme. Déterminée à ne pas verser dans la sociologie du contenu, la sociocritique inspirée de Duchet a fait des médiations formelles son principal objet d'investigation sans parvenir toutefois à adopter une cohésion épistémologique forte.

(b) Médiations institutionnelles

Ce premier plan de médiations, opérées dans et par le langage, par les ressources formelles, rhétoriques, sémiotiques, etc., propres à chaque type de texte, est en quelque sorte dépourvu d'acteurs et de processus, très peu matérielle aussi, comme si tout se jouait dans un espace purement langagier. Or, la médiation du social a lieu dans le social, ou plutôt est liée à l'action d'instances médiatrices entre le texte et le social. De concert avec le Groupe de recherche sur les médiations et les institutions littéraires (Gremlin), je propose donc de distinguer un deuxième plan de médiations, dont la nature est double : d'un côté, leur implication dans la socialisation des textes, leur position d'interface entre des logiques internes à la sphère littéraire et les logiques externes (contraintes économiques, éthico-religieuses, politiques, etc.) rendent ces médiations abstraites et processorales ; de l'autre, en vertu même des processus qu'elles mettent en branle, leur effet se fait sentir de multiples façons dans les textes mêmes, dans le choix des formes, le travail sur l'intertextualité, le parcours de réécriture menant du désir d'écrire un texte précis à sa publication. Les institutions de

la vie littéraire⁹ non plus que le champ littéraire (Bourdieu) dans son ensemble ne sont pas de purs lieux de détermination, extérieurs au texte, mais touchent de près au texte lui-même, à son écriture et à sa lecture. En amont et en aval de celui-ci, mais aussi en son cœur, les institutions (matérielles et immatérielles) ont partie liée avec le processus de textualisation du social.

Les étapes menant du manuscrit à l'imprimé mobilisent deux premières séries de médiations institutionnelles. D'une part, les médiations dues à la circulation des avant-textes entre les mains de plusieurs acteurs (conseillers, éditeurs, directeurs de revue, lecteurs professionnels, compagnons de cénacle), qu'une sociogenèse intégrant le rôle de ces médiateurs aux acquis de la génétique peut chercher à éclairer. D'autre part, celles dues aux supports (manuscrit, dactylogramme, polycopié ou imprimé ; type et format de papier, de caractères, jaquette, bandes, etc.) dont les travaux en histoire du livre et en bibliographie matérielle ont enrichi l'étude¹⁰. Le texte est toujours tributaire d'un faisceau d'actions posées par une pluralité d'acteurs sociaux. Les médiations dues aux médiateurs et à la matérialité sont d'ailleurs étroitement reliées, voire indissociables, car l'intervention des premiers s'avère souvent décisive dans la transformation du texte en livre. Imposer des corrections, apposer un titre, régler la marge de « blanc », opter pour un papier « de luxe » ou un « grand format » : ce sont là des opérations qui ne portent pas que sur une « surface externe » du texte, analysables selon des logiques commerciales, mais portent sur autant de dispositifs symboliques, générateurs de socialités spécifiques.

⁹ Alain Viala, « L'Histoire des institutions littéraires », in Henri Béhar et Roger Fayolle, dir, *L'Histoire littéraire aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, 1990, pp. 111-121.

¹⁰ Voir Donald F. McKenzie, *Bibliography and the Sociology of Texts*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 23.

Une fois le livre publié et diffusé, il ne perd pas tout intérêt pour la sociocritique, qui laisserait sinon son sort aux sociologies de la lecture et aux études de la réception. Car, dans sa circulation sociale, le texte passe à travers de multiples médiations institutionnelles qui en sédimentent le sens, interposent entre celui-ci et le lecteur (« sociocriticien » compris), des couches de lecture. Si on pose, par ailleurs, que la sociocritique ne peut que faire sienne le postulat que le sens du texte n'est pas un « en-soi », indépendant de ses appropriations et interprétations, dès lors il faut tenter d'articuler réception et médiations.

On s'interrogera ainsi, entre autres : a) sur les interférences entre le texte, le paratexte (dédicaces, épigraphes, frontispices, quatrièmes de couverture) et l'épitéxte (Gérard Genette) généré par la médiatisation de la pratique littéraire (interviews, portraits photographiques, descriptions de maisons d'écrivains) ; b) sur le « triple jeu » qui se joue dans la littérature comme dans l'art¹¹ entre les créateurs, les spécialistes et le public, par lequel se rétablit la chaîne entre la production et la réception du produit culturel ; c) sur les « instances de reconnaissance » (l'éditeur ajoutant tel titre à son catalogue ; la critique littéraire, neutre, polémique ou même de complaisance, choisissant de parler de telle œuvre ou au contraire de la passer sous silence) et les « instances de consécration »¹² (prix et autres gratifications) grâce auxquelles se met en place un certain canon littéraire.

¹¹ Nathalie Heinich, *Le triple jeu de l'art contemporain*, Paris, Minuit, « Paradoxe », 1998.

¹² Jacques Dubois, *L'institution de la littérature. Introduction à une sociologie*, Bruxelles, Nathan-Labor, 1978.

(c) *Pratiques sociales*

Malgré l'importance déterminante des médiations discursives et institutionnelles, d'autres canaux « médiateurs », d'autres dialectiques pèsent sur la socialité du texte. Ainsi, le foisonnement des recherches historiques et sociologiques sur les dimensions sociales de la culture ou les dimensions culturelles du social mérite de retenir l'attention. Les recherches des Chartier, Corbin, Ginzburg, Kalifa, Ory et autres intègrent souvent la question de la représentation et brassent des corpus mêlant textes littéraires légitimes, littérature de masse, échantillonnages de la masse discursive, etc. L'analyse des pratiques sociales, comme axe de médiation, constitue peut-être le terrain par excellence des rencontres entre la démarche sociocritique et celles développées dans d'autres cadres, basées sur d'autres postulats. D'où l'exigence de développer une interdisciplinarité critique, soucieuse d'éviter le syncrétisme et les contradictions épistémologiques, en même temps qu'ouverte à un dialogue conceptuel et méthodologique ou à des collaborations portant sur des objets d'étude communs.

Tenter de dresser un portrait des médiations à l'œuvre selon cet axe est évidemment impossible, quand bien même se restreindrait-on à leurs principales formes. Au demeurant, le choix des médiations à étudier dépend essentiellement de l'objet que se donne chaque chercheur. Je n'en relèverai que quelques-unes parmi les plus déterminantes.

Là où il y eut longtemps, sur le plan conceptuel, un hiatus, voire un abîme infranchissable, entre ce qui relevait des phénomènes censément les plus tangibles, les plus solidement enracinés dans le réel (les classes sociales, par exemple) et ce qui relevait tantôt du fantasme, tantôt du reflet (la littérature), divers courants en anthropologie et en sociologie ont conduit à combler ce fossé, entre autres en montrant l'importance des discours dans la construction des communautés

imaginées (la nation, pour Anderson¹³) ou de la rhétorique dans les interactions sociales (Herzfeld¹⁴), pour ne donner que deux exemples. La convergence ainsi ouverte avec la sociocritique, qui a elle aussi, de son côté, contribué à articuler autrement identités sociales et médiations formelles, doit évidemment beaucoup au « tournant linguistique » qui a marqué les sciences sociales et peut parfois camoufler les incompatibilités profondes des cadres épistémologiques. Le chantier des études sur la construction socio-discursive des identités est en effet occupé par quantité de perspectives distinctes, du féminisme au postcolonialisme, de l'étude des lieux de mémoire aux déconstructions des narrations historiographiques. Il n'empêche que la sociocritique a sa partie à jouer, sur ce terrain, et pourrait chercher à identifier les approches avec lesquelles le dialogue serait plus fructueux, pour parvenir éventuellement, sur certains objets, à embrasser avec plus de netteté et de profondeur les niveaux de médiation qui modulent les clivages sociaux.

De multiples autres pistes paraissent susceptibles de lester les analyses des médiations discursives et de la vie littéraire par une ouverture réfléchie aux médiations opérées dans le cadre même des pratiques sociales, ainsi qu'aux autres approches ou disciplines se penchant sur ces pratiques. Il pourrait être question ici de la ville, du travail ou encore des « communauté imaginées » (B. Anderson), mais je n'emprunterai que la seule piste des sociabilités. Le social, ce n'est pas que des déterminations abstraites, des masses anonymes, des catégories, des mécanismes transversaux, mais aussi des interac-

¹³ Benedict Anderson, *L'Imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996 [publication en anglais en 1983].

¹⁴ Michael Herzfeld, *L'intimité culturelle. Poétique sociale de l'État nation*, Québec, Presses de l'Université Laval, « Intercultures », 2007 [publication en anglais en 1997].

tions sociales concrètes, des « communautés » locales, qui servent de filtre entre le social et ses représentations, entre autres par le biais des « sociolectes » (Zima)¹⁵. Il importe donc de tenir compte des sociabilités comme formes de médiation, entre autres parce que le rapport des écrivains au social passe par ce filtre, parce que le contact avec la littérature, les discours, les formes de capital, les divisions sociales, etc., est dans une certaine mesure canalisé, orienté, par les interactions avec autrui et par les configurations locales au sein desquelles les écrivains sont insérés (revues, maisons d'édition, cénacles, associations, réseaux plus ou moins formalisés). Ainsi, il y a nécessairement des décalages entre a) la totalité de ce qui se publie, dans une société donnée, b) la part de cette totalité qui est objet de discours dans les médias ; c) les livres qu'on fait circuler et dont on parle, au sein d'un groupe donné. Or, ces décalages produisent des effets, entraînent certaines lectures, orientent vers une certaine forme d'écriture, introduisent, entre le discours social, le champ et les écrivains, des distorsions. En un mot : bien plus qu'un à côté anecdotique, la sociabilité opère une médiation significative entre la littérature et le social.

(d) Imaginaire social

Beaucoup utilisée, théorisée depuis peu, la notion d'« imaginaire social » apparaît comme l'une des grandes médiations du social que la sociocritique doit continuer d'investiguer¹⁶. Très liée au

¹⁵ Peter V. Zima, *L'Ambivalence romanesque. Proust, Kafka, Musil*, Berne, Peter Lang, 1988.

¹⁶ L'article incontournable à cet égard est celui de Régine Robin, « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social », *Discours social/Social Discourse*, vol. 5, n°

développement des recherches sur le discours social, cette notion a toujours présenté une nature fondamentalement ambivalente, entre description et prescription. Il s'agit à la fois de ce dont rêve la société, et de ce qui a le pouvoir de faire rêver la société, pour reprendre certains termes de la définition qu'en a proposé récemment Pierre Popovic¹⁷. Son principal mérite tient peut-être au fait qu'elle cherche à rendre compte des effets propres de la fiction dans le monde social, des effets-retours, des déterminations qui influent sur le réel, marquent les sensibilités, voire commandent les gestes, cela dans une perspective quasi anthropologique : « le texte contribue, » écrivent Angenot et Robin, « à produire un imaginaire social, à offrir aux groupes sociaux des figures d'identité (d'identification), à fixer des représentations du monde qui ont une fonction sociale »¹⁸.

Il n'y a certes pas lieu de limiter l'imaginaire social à la littérature, même si sur la longue durée la littérature en a sans doute été un élément prédominant, et le roman tout particulièrement à partir du XIX^e siècle. Il n'est pas non plus question d'un retour au solipsisme littéraire, à l'examen cloisonné du monde littéraire tel qu'il s' imagine être. Il s'agit plutôt de s'interroger sur une certain « efficace » des discours, et notamment sur les valeurs qui sont parties constituantes

1-2 (1993), pp. 7-32, qui ne propose toutefois aucune définition de l'imaginaire social.

¹⁷ Suivant Popovic, l'imaginaire social est « *un rêve éveillé* » que « *toute société entretient à ses propres égard et usage* » ; il est « *composé d'ensembles interactifs de représentations corrélées, organisées en fictions latentes, sans cesse recomposées par des propos, des textes, des chromos et des images, des discours ou des œuvres d'art* » (Pierre Popovic, *Imaginaire social et folie littéraire. Le second Empire de Paulin Gagne*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Socius », 2008, pp. 23 et 24).

¹⁸ Marc Angenot et Régine Robin, « L'inscription du discours social dans le texte littéraire », *Sociocriticism*, n° 1 (juillet 1985), p. 53.

de l'imaginaire social et qui assurent une bonne part de ces effets-retour sur le social et les pratiques. Autrement dit, porter l'interrogation sur une certaine forme « d'inertie » de l'imaginaire de la littérature permet d'observer et d'analyser sa capacité à imprégner le monde social, à traverser l'histoire et à conférer aux sociétés des cadres d'appréciation et de jugement. En cela, l'imaginaire social se développe sans doute aux confins de ce que l'histoire culturelle a pour sa part proposé autour de la notion de représentation¹⁹.

Ce survol des médiations cerne un vaste territoire, partagé par plusieurs perspectives et disciplines. Il ne constitue pas, en tant que tel, un programme de recherche, mais invite plutôt à penser l'articulation entre les recherches sociocritiques, menées en fonction d'objet spécifiques, généralement sur un horizon à court ou moyen terme, et l'entreprise de conceptualisation des multiples formes et axes de médiation, jamais aboutie, toujours remise sur le métier. De même, il cherche à penser ces recherches et cette conceptualisation en tenant compte des lieux de convergence, de dialogue et de confrontation entre les perspectives ou disciplines des sciences humaines. La sociocritique n'a pas à être diluée au sein de la sociologie de la littérature, de l'analyse du discours, de l'histoire culturelle, de l'intermédialité, de l'histoire du livre, mais elle doit assumer plus nettement le fait que ses domaines de recherche et jusqu'à certaines de ses interrogations les plus fondamentales sont « en garde partagée » avec ces approches, et que par conséquent, elle doit chercher à tenir compte de cette inévitable interdisciplinarité. À charge pour les chercheurs se réclamant de la sociocritique d'emprunter dans les

¹⁹ Dans une vaste bibliographie traitant de la question, on ne renverra qu'à la synthèse de Roger Chartier, « Le monde comme représentation. Redéfinition de l'histoire culturelle », *Annales ESC*, n° 6 (nov.-déc. 1989), pp. 1505-1520.

diverses boîtes à outils à leur disposition les instruments les mieux à même d'éclairer leur objet d'étude.

QUELQUES MÉDIATIONS D'*ILLUSIONS PERDUES*

Pour illustrer mon propos, sans viser à intégrer toutes les dimensions médiatrices qui ont été évoquées, je voudrais aborder rapidement le cas d'un roman emblématique, *Illusions perdues*. *Illusions perdues*, plus précisément sa deuxième partie *Un Grand homme de province à Paris*, a fixé pour longtemps l'imaginaire social de la littérature telle qu'elle se pratique ainsi que le modèle du roman d'une vie littéraire désormais soumise aux modes de production capitalistes. Il a été moins noté que Balzac a donné vie et récit dans ce roman à une institution qui représente le contre-pied pour ainsi dire absolu de ces modes de production. Cette institution, aussi nouvelle que structurante, est le cénacle.

Qu'est-ce donc qu'un cénacle ? Il s'agit, à première vue, d'une assemblée d'écrivains et d'artistes réunis dans un espace privé, assemblée qui n'existe par nulle autre institutionnalisation qu'elle-même, par l'agrégation d'individus. Mais en même temps, parce qu'elle s'affirme dans l'espace public en tant que groupe solidaire disposant d'un capital collectif non réductible à l'addition des capitaux symboliques de ses membres, cette assemblée influe en retour sur la trajectoire de ceux-ci, voire sur la configuration générale du champ. Enfin, le cénacle est intimement associé, c'est sa raison d'être sociologique, à un ensemble de valeurs éthiques et esthétiques communes à ses membres, dont il vise, avec plus ou moins de fortune, la systématisation et l'explicitation. Ballotté entre ces identités sociales différentes et complémentaires, le cénacle se caractérise encore par l'homogénéité professionnelle et sociale de ses membres et par une intense cohésion interne sous-tendue par

un mélange d'amitié et de fraternité, comme seules les périodes de lutte peuvent en engendrer²⁰. Ainsi, si comme instance d'émergence inséparable d'une idéologie le cénacle s'inscrit dans l'éphémère, le modèle cénaculaire, lui, par la diversité même des pratiques et des conduites qui le portent, a pu être reproduit avec constance de mouvement littéraire en mouvement littéraire tout au long du siècle : le cénacle meurt avec la réussite ou avec l'échec du mouvement dont il est l'expression, mais l'efficace de l'institution cénaculaire, elle, ne peut qu'être reconduite. Et la reconduction a bien eu lieu : de la « secte » des *Méditateurs* (1797-1803) au groupe de l'Abbaye (1906), en passant par le cénacle de Deschamps (1819-1824), de Stendhal (1824-1827), de Nodier (l'Arsenal, 1824-1827), de Hugo (1827-1830), de Borel (1830-1833), de Murger (« Les Buveurs d'eau » : 1841-1842), de Leconte de Lisle (1863-1868), d'Edmond de Goncourt (1885-1896), de Mallarmé (1878-1898), de Heredia (1885-1901), etc., la forme cénaculaire traverse tout le siècle.

Renaissance continue d'une forme de sociabilité littéraire, sans doute la plus typique du XIX^e siècle, mais aussi, et peut-être plus encore, d'une *idée*. Car le cénacle n'est pas seulement une structure sociale, c'est une configuration mentale, quelque chose qui, à défaut d'occuper tous les écrivains, les *préoccupe*, travaille leur imaginaire depuis que Sainte-Beuve, dans un coup de force performatif, a signé l'acte de naissance d'un cénacle mythifié dans un poème éponyme de *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme* en 1829²¹. À peine né, le

²⁰ Sur les rapports entre amitié et mouvement, voir Francesco Alberoni, *Genesis. Mouvements et Institutions*, trad. R. Coudert, Paris, Ramsay, 1992.

²¹ Voici le programme que Joseph Delorme fixait au cénacle : « Tous réunis, s'entendre, et s'aimer, et se dire : / Ne désespérons point, poètes, de la lyre, / Car le siècle est à nous. » (Sainte-Beuve, *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme*, éd. J.-P. Bertrand et A. Glinoyer, Paris, Bartillat, 2004, p. 104).

cénacle suscite des commentaires nombreux, des polémiques même. De Latouche à Zola, en passant par Sainte-Beuve, Balzac, Murger, Vallès, Mauclair et Alphonse Retté²², les réflexions se multiplient autour de cet objet, tour à tour sublimé et désacralisé. C'est qu'en réalité le cenacle est bien plus qu'une simple réunion d'artistes, c'est une nouvelle donne dans le jeu littéraire du XIXe siècle, une médiation nouvelle et capitale qui bouleverse l'organisation du champ intellectuel. De là l'intérêt – voire la fascination – qu'il suscite chez l'homme de lettres, car à travers le choix ou le rejet cenaculaire, ce qui se joue en profondeur c'est une redéfinition du rôle de l'Écrivain, et par delà une redéfinition des fins de la littérature.

Comment la littérature, et plus particulièrement le roman, pense-t-elle et représente-t-elle le phénomène cenaculaire, comment cette pratique sociale pénètre-t-elle via la littérature l'imaginaire social : telle est la question que je voudrais poser à travers l'examen du cas d'*Illusions perdues*. Mais précisons d'abord ce qu'il faut entendre ici par ce mot de « penser²³ ». Il ne s'agit pas en effet de traquer dans le roman les idées qui traînent ici et là sur tel ou tel cenacle, et encore moins encore d'y chercher le reflet plus ou moins fidèle de la réalité historique, mais plutôt d'interroger les modalités d'inscription du phénomène cenaculaire dans le tissu romanesque, dans sa *textualisation*. La représentation textuelle d'un objet aussi chargé socialement que le cenacle ne pose pas tant en effet le problème de son sens que celui de sa signification.

²² Voir pour la première partie du siècle mon livre *La querelle de la camaraderie littéraire. Les romantiques face à leurs contemporains*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 2008.

²³ Voir Pierre Macherey, *À quoi pense la littérature ?*, Paris, Presses universitaires de France, 1990.

Le Cénacle comme personnage collectif n'apparaît que par intermittences dans l'épopée balzacienne de la désillusion, au cours de laquelle Lucien de Rubempré, oscillant entre Daniel d'Arthez et Étienne Lousteau, passe de gloire provinciale à journaliste parisien crève-la-faim. Balzac n'en érige pas moins le Cénacle de d'Arthez en contre-modèle de la « prostitution de l'esprit », selon l'expression de Lukàcs²⁴, en seul lieu de résistance et d'intégrité face à la dépravation et à la vénalité de l'univers parisien. Notons à ce propos que la mise en scène d'un cénacle, et de surcroît la réappropriation du terme de *Cénacle* hors de toute visée satirique ou péjorative, était loin d'aller de soi en 1839. Depuis l'article de Latouche sur la « camaraderie littéraire » en 1829²⁵, des dizaines de pamphlétaires et de satiristes plus ou moins inspirés, parmi lesquels Balzac lui-même, avaient condamné et raillé la prétention des romantiques à reproduire l'assemblée des apôtres. Certes, dix ans plus tard, la querelle était retombée et les cénacles romantiques avaient cessé toute activité, mais il n'en reste pas moins que par la simple figuration d'un cénacle Balzac mettait son roman scandaleux dans une position à la fois instable et fondatrice.

« Ces neuf personnes composaient un Cénacle où l'estime et l'amitié faisaient régner la paix entre les idées et les doctrines les plus opposées²⁶ ». Ainsi se conclut dans *Illusions perdues* la galerie

²⁴ Georg Lukàcs, *Balzac et le réalisme français* (1935), trad. P. Laveau, Paris, La Découverte, coll. « Sciences humaines et sociales », 1999, p. 67.

²⁵ Article publié en octobre 1829 dans la *Revue de Paris*. Voir à ce propos Anthony Glinoe, *La querelle de la camaraderie littéraire. Les romantiques face à leurs contemporains*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 2008.

²⁶ Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, éd. A. Adam, Paris, Garnier, 1956, p. 239. Dans les références à venir, l'indication « IP » entre crochets droits et suivies de la pagination, renverra dans le texte à cette édition.

de portraits de ce Cénacle qui unit un médecin, un philosophe, un peintre, un écrivain comique, un scientifique, un publiciste, sans oublier d'Arthez l'écrivain et Louis Lambert, le chef déchu et disparu. Il ne manquait que le poète Lucien de Rubempré pour que tous les domaines de la pensée et de l'art soient couverts²⁷. Il va donc sans dire que le groupe, à l'inverse de l'Élite de Calixte Armel, n'a rien d'un cénacle littéraire, et moins encore d'un cénacle romantique (il est dépourvu de toute fonction institutionnellement agissante), mais c'est peut-être cette mise à distance qui a le mieux autorisé Balzac à donner naissance à un cénacle véritablement archétypal. Le chapitre primitivement intitulé « Le Cénacle²⁸ » ramasse ainsi en quelques paragraphes les grands principes de ce micro-univers unique dans *La Comédie humaine* : homogénéité sociale des membres (origine roturière, disqualification sociale), mode de rencontre (la mansarde de d'Arthez, lieu de sociabilité privée et fondée sur l'oralité), ostracisme et élection quasi magique des membres (« le sceau d'un génie spécial » [IP 234] que chacun porte au front), mais encore cohésion assurée par la domination charismatique de d'Arthez, par la fraternité intime et par la solidarité interne : « l'ennemi de l'un devenait l'ennemi de tous, ils eussent brisé leurs intérêts les plus urgents pour obéir à la sainte solidarité de leurs coeurs » [IP 241]. Et encore : logique du don mise à l'origine de toutes ses transactions symboliques et logique de l'amitié collective sans tache, qui dirige toutes les actions et dont seule la fable des « Deux amis » [IP 241], conclut Balzac, ne dénaturerait pas la portée. La tragique faiblesse de Lucien, cédant

²⁷ Notons que dans les premières versions du texte, le Cénacle ne comptait que cinq membres : d'Arthez, Bianchon, Meyraux, Lambert et Chrestien. Ridal et Giraud ont été ajoutés ensuite, puis Bridau est venu faire la neuvième muse.

²⁸ Les titres de chapitre disparaîtront à partir de l'édition Furne.

pour son malheur aux oripeaux des triomphes faciles, apparaît dès lors à leurs yeux non seulement comme une déception, mais comme une trahison. Lorsqu'il ploie et se fait journaliste, Lucien met en même temps en jeu sa propre intégrité et menace toute l'organisation interne du Cénacle. « Nous avons peur de te voir un jour préférant les joies d'une petite vengeance aux joies de notre pure amitié », lui dit Michel Chrestien [IP 248], avant de le prévenir fermement : « si tu devenais espion, je te fuirais avec horreur, car tu serais lâche et infâme par système. Voilà le journalisme en deux mots. L'amitié pardonne l'erreur, le mouvement irréfléchi de la passion ; elle doit être implacable pour le parti pris de trafiquer de son âme, de son esprit et de sa pensée. » [IP 250]. Dont acte.

Dans l'univers hostile de la littérature, le Cénacle se définit d'abord par ce dont ils figurent l'antithèse, à la fois comme mode de vie, de médiation et de sociabilité. Or ces oppositions de structure et ces conflits de pratiques se trouvent réfractés dans la trame même du roman par le biais de ce que Jacques Neefs a nommé un effet de « stéréoscopie fictionnelle²⁹ ». Roman et document à la fois, *Illusions perdues* traduit par la dramatisation, par son économie interne, les conditions sociales d'existence de la littérature. Ainsi dans *Illusions perdues*, au pôle opposé du Cénacle de d'Arthez, le petit monde du journalisme, représenté par Lousteau, Blondet, Nathan et les autres, rassemble, pourrait-on dire, le répertoire entier des caractères de la dépravation éthique tels que la querelle de la camaraderie et du charlatanisme les a inventoriés au fil des années 1820 et 1830. Dans le Paris de Finot et de Dauriat, où prôneries intéressées, délits

²⁹ Jacques Neefs, « "Illusions perdues" : représentations de l'acte romanesque », dans Roland Le Huenen et Paul Perron (éd.), *Le roman de Balzac : Recherches, critiques, méthodes, lectures*, Montréal, Didier, 1980, pp. 119-130.

d'initiés et manœuvres ont force de dogme, ne reste plus des valeurs fondatrices du Cénacle qu'un simulacre grimaçant : au don succède le prêt demandé, voire exigé ; l'amitié quant à elle se proclame, sourit en coin, du matin au soir, mais chaque nouvelle déclaration achève d'en dégrader le contenu.

Une série d'oppositions paradigmatiques donnent profondeur et complexité à ces deux voies ouvertes à l'homme de lettres : critique éclairée / critique achetée, valeur vraie / valeur négociable, manuscrit / imprimé³⁰, etc., mais toutes pourraient en définitive se subsumer dans une antithèse structurelle unique entre deux temporalités, entre les conquêtes à court et à long terme de la légitimité. Le monde de l'argent-roi, autrement dit le monde moderne, est régi par une temporalité de l'immédiat, du pré-écrit, du pré-pensé. Chaque acteur a sa part d'implication dans la viabilité de ce système, autant les écrivains que les journalistes et les éditeurs, ces deux dernières instances incarnant à parts égales le mercenariat commercial de la production rapide et sous-tendant tout le système dans lequel prend racine ce que Sainte-Beuve a appelé la « littérature industrielle³¹ ». Loin de s'auto-exclure et de subsister hors-champ³², le Cénacle de la rue des Quatre-Vents a le haut privilège de représenter la seconde

³⁰ Sur cette dernière distinction, voir Franc Schuerewegen, « Le prix de la lettre. Réflexions axiologiques », dans Françoise Van Rossum-Guyon (éd.), *Balzac : Illusions perdues. L'œuvre capitale dans l'œuvre, Cahiers de recherches des instituts néerlandais de langue et littérature françaises*, n° 18, 1988, pp. 78-88.

³¹ Sainte-Beuve, « De la littérature industrielle » (1839), repris dans *Pour la critique*, éd. A. Prassoloff et J.-L. Diaz, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Essais », 1992, éd. citée, pp. 197-222.

³² Telle est la position d'un Pierre Barbéris, considérant que la perfection du Cénacle ne pouvait avoir lieu qu'en retrait du monde, à l'abri du champ littéraire dorénavant livré au spectacle et à la marchandise (*Le monde de Balzac*, Paris, Arthaud, 1973, pp. 446-449).

face du système littéraire, le chemin le plus long vers la postérité, les investissements symboliques qui n'ont de chance d'être rentables, s'ils en ont une, que sur le seul long terme. Balzac l'écrit en toutes lettres : « [Lucien] ne se savait pas placé entre deux voies distinctes, entre deux systèmes représentés par le Cénacle et par le Journalisme, dont l'un était long, honorable, sûr ; l'autre semé d'écueils et périlleux, plein de ruisseaux fangeux où devait se croter sa conscience » [IP 278].

Illusions perdues donne à cette opposition architectonique un effet direct sur la narration. Le Cénacle de d'Arthez et la camaraderie de Lousteau, considérés cette fois comme modèles sociabilitaires, sont chacun à leur manière une « cuisine de la gloire » [IP 330], mais de même que leur participation au monde se déploie sur des rythmes opposés, la narration leur réserve une temporalité et une spatialité spécifiques. Le Cénacle, d'un côté, présente tous les aspects d'une résistance à la narration : dans le chapitre intitulé « Le Cénacle », l'intrigue, contrainte de céder à l'étape du recensement de ses membres et à la description compacte de leurs caractères et positions, se trouve comme suspendue. Formant un bloc cohérent et homogène, donc réfractaire à toute distillation, le Cénacle n'admet qu'une exposition contrariant le flux diégétique. Passées les présentations, la succession ininterrompue de traits distinctifs du groupe poursuit à son tour cette suspension de l'histoire. En outre, on ne voit jamais le Cénacle en action, Balzac maintenant ses faits et gestes dans le flou. En somme, débordant en amont et en aval le temps du roman, inscrivant son action intellectuelle dans un mode d'action sociale inaccessible à l'immédiateté du journalisme roitelet de Paris, le cénacle se définit donc comme un groupe *sans histoires*, dont l'irritante stabilité se voit encore renforcée par son exclusion volontaire de l'Histoire. D'autant que le Cénacle n'existe pas hors les murs de la froide mansarde de d'Arthez : c'est là seulement qu'il paraît

au complet, le lecteur ne le rencontrant ailleurs qu'en délégalation. De sorte que si le cénacle échappe à la temporalité romanesque, il tend également à se dérober à sa spatialité. Retiré de l'espace social, le Cénacle est du même coup coupé de l'espace romanesque, où se déploie l'action. Il est un point fixe dans l'espace-temps romanesque, ou, pour paraphraser Bakhtine, un contre-chronotope³³ Rien ne s'y déroule, rien ne s'y joue : il existe seulement, en soi et pour soi, à l'état d'épure.

De l'autre côté, contre l'ascèse cénaculaire, le chronotope privilégié de la camaraderie est celui de l'orgie littéraire. Trois scènes de festin sont décrites et marquent des ponctuations fortes du roman : la première a lieu chez Matifat, vieux riche dont l'argent doit servir à financer la fondation d'un journal. Sous l'œil charmeur mais mauvais du « Journal attablé, buvant frais, joyeux, bon garçon » [IP 353], Lucien écrit là son article sur *L'Alcade dans l'embarras*, splendide pastiche de Jules Janin qui lui vaudra son premier succès parisien. Quelques chapitres plus loin, Lucien joue cette fois les amphitryons et réunit chez lui tous les protagonistes du roman, y compris « ses amis du Cénacle ». La troisième orgie, « repas triomphal » qui réunit dans un restaurant « les coryphées de la presse royaliste » [IP 494], marque le passage de Lucien à la presse politique et annonce son ultime palinodie — l'éreintement du roman de d'Arthez — et la déchéance prochaine. Chacune de ces scènes d'orgie présente des codes narratifs inverses propres au *deipnon* grec³⁴ quelques années plus

³³ Rappelons que Bakhtine définit le chronotope comme un « lieu d'intersection des séries spatiales et temporelles du roman » (Mikhail Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman* (1978 pour la traduction française), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1987, p. 387).

³⁴ Sur le travestissement du *symposion* (banquet) en *deipnon* (festin), voir Elisheva Rosen, « Le festin de Taillefer ou les "Saturnales" de la monarchie de Juillet », dans

tôt : l'excès de nourriture et de boisson, les déclarations à l'emporte-pièce (« la restauration du journalisme » puis la « guerre à mort » résolues à l'unanimité, « par les rédacteurs qui noyèrent toutes leurs nuances et toutes leurs idées dans un punch flamboyant » [IP 495]), les plaisanteries acerbes, les calembours, le déchaînement de paroles sans suite, puis enfin, les toasts se succédant, « les scènes grotesques par lesquelles finissent les orgies » [IP 361], le tout oscillant entre les modes du bouffon et du sordide.

Deux systèmes, deux codes de conduite, deux modes de représentation, en somme deux médiations et médiatisations littéraires des médiations sociales à l'œuvre dans le champ littéraire du premier XIX^e siècle. Tout se passe donc comme si, par un effet de stéréoscopie, le conflit des positions, des prises de position et des postures s'exprimait non seulement par les voix (des personnages, du narrateur, etc.) mais encore dans la matière même du roman, dans sa temporalité et sa spatialité.

Claude Duchet (éd.), *Balzac et La Peau de chagrin*, Paris, Sedes, 1979, pp. 115-126. Voir aussi Anthony Glinoe, « L'orgie bohème », *COntEXTES. Revue de sociologie de la littérature* [En ligne], n°6 (septembre 2009), URL : <http://contextes.revues.org/index4369.html>.